

LE FIL
ROUGE
D'UNE
ANNEE
NOIRE

ERIC GERMAIN



Eric Germain

Le Fil Rouge d'une
année
noire

© Eric Germain, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4385-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« En Formule 1, chance et malchance n'existent pas. Cette dernière n'est
autre que la somme d'éléments ou de situations que nous n'avons pas su ou pu
prévoir. »*

Enzo Ferrari

CHAPITRE 1

Ma montre annonce 4h45 ce lundi matin, lorsque je me lance à pas de loup dans l'escalier de l'immeuble du centre-ville d'Aurillac, où je réside depuis quelques semaines.

L'exercice se révèle périlleux, car l'objectif consiste à éviter de faire craquer les vieilles marches en bois. Néanmoins, étant donné que mon logement se situe au premier étage, le numéro d'acrobate dure à peine quelques secondes. De plus, j'ai pris soin d'attendre mon arrivée dans le hall d'entrée pour enfiler mes chaussures de sécurité. Leurs semelles épaisses me confèrent une étrange impression de lourdeur. Si je grimpais sur une balance avec de tels souliers, mon poids augmenterait facilement de deux ou trois kilos.

En émergeant sur le trottoir, je m'évertue à fermer délicatement la porte de l'immeuble, tout en jetant un coup d'œil à mes volets ouverts, et à ceux fermés de la voisine du deuxième étage, qui se lève rarement avant dix heures du matin. Cette digne personne a encore cinq heures de sommeil devant elle. Ainsi, je me permets de lancer un « bonne nuit » d'une voix feutrée. Bien que prononcés tout bas, ces deux mots résonnent dans ma tête comme l'écho d'une sonnerie funèbre.

En effet, les rues de la cité dans lesquelles règne un silence assourdissant, offrent ce matin, un visage encore plus lugubre que de coutume. Une légère angoisse m'étreint à l'instant où je m'éloigne du pied de l'immeuble. On dirait qu'une main imaginaire et maléfique s'est amusée à confectionner des nœuds avec ma gorge, mon estomac et mes intestins. Alors qu'un petit frisson parcourt ma colonne vertébrale en faisant vibrer mes bras et mes jambes.

Est-ce dû à la fraîcheur matinale ou bien au stress ? Un mélange des deux ? Possible, mais personnellement, je miserais sur la deuxième option. Et pour cause, c'est d'un pas indécis que je prends la direction du CTM (Centre Technique Municipal), afin de rejoindre le responsable du service de propreté urbaine. Ce cher homme doit me présenter mes nouveaux collègues, ainsi que les tâches à accomplir au cours de mon contrat dont la durée prévue est d'un mois.

J'avoue que l'appel reçu la semaine dernière, émanant des ressources humaines de la mairie d'Aurillac m'a laissé quelque peu perplexe.

Lorsque la personne m'a annoncé mon recrutement, je me suis senti décontenancé, mais, n'ayant pas travaillé depuis plus de trois mois, j'ai estimé qu'il s'avérait judicieux de donner une réponse positive à cette proposition d'emploi.

Ayant accompli un cursus universitaire en droit administratif à l'université de Toulouse, j'ai dans la foulée de mes études, pris la direction de la région lyonnaise, pour évoluer durant plusieurs années au sein de la fonction publique d'Etat. Par conséquent, ce poste d'agent municipal ne correspond ni à mes compétences, ni à mes attentes professionnelles. Néanmoins, il me permet de retrouver une activité et, par la même occasion, de me défaire pendant quelques semaines des agents-flicqueurs de Pôle Emploi.

Tout en déambulant dans les rues éclairées du centre-ville, je médite sur ma situation en me remémorant le proverbe suivant : « *la faim chasse le loup hors du bois* » et, le drôle de loup que je suis profère une petite grimace. Non par la faute du boulot qui m'attend au CTM, mais à cause des chaussures de sécurité qui se révèlent peu confortables.

Ce genre d'équipement constitue sans doute une réelle protection dans le travail. En revanche, il ne se révèle pas adapté pour effectuer une trentaine de minutes de marche à un rythme soutenu.

En effet, dès l'annonce de mon recrutement, j'ai repéré montre en main, le trajet entre mon domicile et le CTM, pour constater que celui-ci durait environ trente à trente-cinq minutes à allure normale... mais en baskets !

Ce petit tour de reconnaissance fut l'occasion pour moi de visiter les locaux du CTM et de rencontrer Marc Besson, mon chef, qui en a profité pour me remettre l'équipement nécessaire à l'exercice de la profession d'agent de propreté urbaine (chaussures de sécurité, pantalon, veste fluorescente, baudrier, gants...), ainsi que le planning dont les horaires (5h30 – 12h30 du lundi au vendredi) sont plutôt matinales.

Par conséquent, j'ai choisi de partir assez tôt ce matin, afin de posséder quelques minutes de marge. Et pour cause, s'il y a un domaine sur lequel je suis très à cheval, c'est la ponctualité. Je ne suis jamais arrivé en retard au boulot (ni même à l'école lorsque j'étais encore en âge d'être scolarisé), et je n'ai pas envie de commencer aujourd'hui par la faute d'une simple paire de chaussures ! Des chaussures dont les semelles frappent le sol à une cadence régulière, troublant ainsi le silence qui règne ce matin.

En quittant les rues du vieux centre, les lumières de l'éclairage public tendent à s'espacer. Cela ne me réjouit guère, et me met sévèrement mal à l'aise. Par conséquent, je me retourne toutes les trente secondes pour vérifier qu'aucun individu mal intentionné ne surgisse de la pénombre, afin de me dépouiller de

mon téléphone portable et des quarante euros en espèces qui traînent dans mon portefeuille.

Je constate avec un relatif soulagement, que les voleurs et les voyous qui rodent parfois dans le centre d'Aurillac semblent s'accorder une nuit de répit. Néanmoins, j'aborde la seconde partie du trajet sans faire preuve d'une grande sérénité, car il faut suivre la rive gauche de la Jordanne durant plusieurs hectomètres via un chemin non éclairé.

D'un côté, le talus sombre et massif comme une montagne de charbon, fait face à un alignement d'arbustes qui se découpe dans le crépuscule, en surplomb de la rivière.

Personnellement, je ne redoute pas l'obscurité, cependant, le fait de ne pas savoir où je pose les pieds, provoque un petit effet anxiogène.

En observant ma montre pour la première fois depuis le départ, je constate qu'il est 4h56. Mon rythme a été plus rapide que prévu et il me reste une bonne marge de manœuvre.

Je m'engage alors sur le chemin, sans ralentir, et trébuche sur les nombreuses aspérités du sol. In extrémis, je réussis à éviter la chute, tout en proférant une interminable série de jurons, qui tire des songes un corbeau, dont le croassement mécontent me parvient aux oreilles. Très agacé, je lui suggère vivement d'aller se faire voir. Celui-ci n'insiste pas et cesse ses protestations.

Puis, sans me rendre compte, j'effectue une embardée qui me conduit sur le bord du chemin. Mon pied dérape sur une pierre, mais Dieu merci, la cheville tient le coup, ce qui me permet d'éviter l'entorse. Ayant quand même un peu perdu mes repères, je glisse dans l'herbe humide, heurte une racine d'arbre, avant de m'empaler contre les arbustes qui bordent la rivière.

Nouvelle flopée de jurons, nouvelles protestations du corbeau furieux, lequel se calme rapidement après un sévère « ta gu... ! » sorti du fin fond de mes entrailles. Une fois l'explication de texte terminée, je me remets en marche. Mais pas pour longtemps car mon pied droit accroche de nouveau l'une des aspérités du sol. Cette fois-ci, me voilà à quatre pattes. Je ne peux m'empêcher de lancer des grognements d'insatisfaction, qui dans cette position et dans la pénombre, me confèrent une ressemblance avec un ours des cavernes.

Qu'importe, je me relève et poursuis ma route. Cependant, trente secondes plus tard, la même mésaventure se reproduit et je me retrouve derechef à quatre pattes. Là, ce ne sont plus des petits grognements que j'expulse, mais un mot de cinq lettres commençant par un M.

En ce qui me concerne, cela constitue la chute de trop. Quelle idée de

m'embarquer dans une galère pareille ? Pour la première fois de ma vie, j'ai envie de jeter l'éponge avant même d'arriver à pied d'œuvre. Faire demi-tour, rentrer chez moi et me planter dans mon lit afin de finir ma nuit. Toutefois, je réalise que les conséquences d'un tel acte pourraient s'avérer désastreuses.

D'une part auprès de mon entourage, dont la plupart des membres semblaient heureux de me voir retrouver du travail. J'ose à peine imaginer la déception que cela constituerait si j'abandonnais avant d'avoir commencé. Et d'autre part, Pôle Emploi qui ne cesserait d'augmenter la pression afin de me faire accepter n'importe quel boulot, sous peine de radiation.

De ce fait, je me dis en mon for intérieur qu'il ne faut surtout pas renoncer, ce serait le pire des échecs. Tant pis si je dois me casser la pipe une dizaine de fois pour atteindre le CTM. En outre, je suis tout seul dans la pénombre donc, je m'épargne l'humiliation de tomber devant des gens, qui ricaneraient comme des idiots en me voyant m'étaler sur le sol. De plus, ce chemin offre à présent une surface un peu moins cahoteuse. J'en profite pour accélérer l'allure. Ma montre, qui indique 5h06, m'informe que je suis largement dans les délais. Autre point positif, je peux apercevoir les lumières des quartiers du sud d'Aurillac. Ce n'est pas grand-chose, certes, mais psychologiquement, cela donne l'impression de voir une lueur à l'issue d'un long tunnel.

Enfin, le sombre talus qui se dresse à ma gauche n'est à cet endroit qu'une petite bosse, nappée d'herbe couverte par la rosée matinale. Ainsi, mon environnement immédiat prend une physionomie beaucoup moins sinistre.

Soudain, mes yeux qui se sont habitués à la pénombre, remarquent une étrange forme disposée sur la bordure droite de la sente, tout près des arbustes surplombant la rivière.

À première vue, on dirait qu'il s'agit d'un petit rocher. Pourtant, je n'avais pas noté sa présence la semaine dernière en repérant le trajet. Néanmoins, mon attention était plus portée sur le chrono et la rencontre avec le chef de service, que sur les éléments naturels composant le décor. Ainsi, en mon for intérieur, je me demande comment ce truc a atterri ici. Par curiosité, et sachant que je suis nettement dans les clous au niveau du timing, j'effectue quelques pas en direction de ce drôle de roc. C'est alors, mon sang se glace, mes membres se figent, et mon cerveau refuse de croire l'information que lui transmettent mes yeux. Il se dit « *non, pas possible, il y a un bug quelque part* ».

Et pour cause, un homme mort s'étend à mes pieds. Il est complètement nu (c'est comme ça que j'ai remarqué qu'il s'agissait d'un homme). Autre

information, une profonde entaille sillonne sa gorge.

De taille moyenne, le mec est obèse. Son ventre flasque s'affaisse de part et d'autre de son corps. Il a le crâne rasé, son regard définitivement éteint semble fixer un point imaginaire, et sa bouche entrouverte offre une vue imprenable sur trente-deux dents d'une blancheur éclatante, qui scintillent dans la nuit noire. Enfin, le petit dégourdi qui s'est amusé à lui trancher la gorge a disposé le cadavre façon Jésus-Christ sur la croix. Sans doute une mise en scène...

Pendant une bonne minute, je demeure sidéré face à l'horrible spectacle, en me demandant si je suis bien réveillé, si tout cela est bien réel ou s'il s'agit d'un cauchemar. Toutefois, je reprends mes esprits et réalise que deux solutions s'offrent à moi. La première est de quitter les lieux pour me présenter au Centre Technique Municipal en faisant comme si je n'avais rien vu. La seconde consiste à appeler immédiatement la police, afin de leur signaler ma découverte.

Je ne me considère pas comme un spécialiste des crimes, mais inutile de posséder un diplôme en médecine légale pour constater que ce cher citoyen ne s'est pas tranché la gorge accidentellement avec un rasoir électrique. De fait, je saisis mon portable.

Mes mains tremblantes peinent à tenir l'appareil, ce qui complique la tâche pour composer un numéro de téléphone. Malgré cela, je parviens tout de même à accomplir l'opération et, après quelques secondes d'attente qui me paraissent durer des heures, la voix peu gracieuse d'une femme mal réveillée, me jaillit dans les tympans. Surpris, j'effectue un soubresaut et manque de lâcher mon portable. Fort heureusement, je parviens à en garder la maîtrise et, après une seconde d'hésitation, je fais part à mon interlocutrice de ma découverte aussi inédite que macabre.

Un silence s'établit alors. Je me demande si la dame à-moitié réveillée ne s'est pas complètement endormie en écoutant mon histoire.

— Pardon, vous dites ? Me questionne-t-elle.

— Je dis que je viens de découvrir le corps d'un homme mort sur les rives de la Jordanne.

— Etes-vous sous l'emprise de stupéfiants ? Me demande la gonzesse pas gracieuse.

Alors là ! C'est la remarque de trop. La goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je sens la moutarde me grimper au nez. Lorsqu'on se lève plus tôt que d'habitude, qu'on passe une mauvaise nuit, qu'on stresse plus que de coutume, qu'on emprunte un chemin cahoteux où l'on tombe tous les trois mètres, il faut avouer que les nerfs commencent à être mis à rude épreuve.

— Je vous dis que je suis un honnête citoyen qui a trouvé un cadavre en se rendant sur le lieu de son boulot ! En l'occurrence, le Centre Technique Municipal ! Est-ce bien clair ? Explosé-je.

La madame pas aimable pousse un soupir qui traduit sa lassitude.

— Bon, d'accord, je vous envoie une patrouille, grommelle-t-elle.

Visiblement, cette mégère n'a pas l'air de me croire sur parole. Elle doit sans doute me prendre pour un petit plaisantin. Cependant, à sa décharge, il faut admettre que les appels émanant d'imbéciles cherchant à se rendre intéressants, sont légion. Ils s'ennuient tellement dans leur misérable existence, qu'ils en viennent à contacter la police pour faire croire qu'un viol, une bagarre ou un meurtre sanglant s'est produit dans leur quartier.

Je médite sur le pitoyable état d'esprit de mes contemporains, tout en gardant un œil horrifié sur le cadavre. Lui au moins s'avère bien réel et ne risque pas de s'échapper.

Les minutes défilent. J'attends avec angoisse et impatience la patrouille promise par la flic peu gracieuse, afin de prouver à ses collègues que mon coup de fil n'était pas un canular.

Brusquement, je réalise que je n'ai pas encore prévenu le chef de service au sujet de mon retard. Il me faut rapidement trouver un motif valable. En effet, je redoute fortement la réaction du chef et des futurs collègues, si je leur annonce une arrivée avec plusieurs minutes de retard, à cause d'un cadavre sur les bords de la Jordanne.

Ainsi, mon cerveau commence à tourner à plein régime afin de trouver une excuse. Cela va de la traditionnelle panne de réveil, en passant par le « j'avais oublié ma tenue de travail », sans oublier la mobylette qui refuse de démarrer. Toutefois, en observant mes vêtements souillés suite aux diverses chutes, une autre idée me vient à l'esprit. Celle d'un accident de vélo tout près de mon domicile. De plus, les écorchures au niveau des mains et le pantalon légèrement déchiré au niveau du genou droit pourraient corroborer cette thèse.

J'admets que ce motif est un peu tiré par les cheveux (d'autant que je ne possède pas de vélo), néanmoins, il me paraît plus crédible que l'histoire du mec assassiné.

Soudain, j'aperçois des gyrophares bleus illuminer le ciel aurillacois. Dès lors, j'éprouve une étrange sensation. D'une part je ressens une forme de soulagement, d'autre part, on dirait que la tension monte d'un cran. Et pour cause, les policiers qui débarqueront dans quelques secondes, seront les